

Faire avec :

La longue marche des télévisions associatives

Les cahiers de champs visuels n°4/5 janvier 2010

Coordination: B. Cailler, G. Pineau & Ch. Pradié

éd. L'Harmattan 2010

De la télé partout, avec n'importe qui?

Qui "regarde la télé" sait qu'il est regardé. Déjà très heureusement exploré (par exemple Dominique Boullier, *La télévision telle qu'on la parle - Trois études ethnométhodologiques* 2003; Éric Macé, *La société et son double - Une journée ordinaire de télévision* 2006, *Les imaginaires médiatiques - Une sociologie postcritique des média* 2006), ce jeu de réciprocité inégale, comique ou tragique, laisse de côté une autre question, tout aussi pratico-théorique mais tout à fait récente pour cause technique, celle de l'accès (aujourd'hui réalisé) aux "moyens" (réputés jusqu'ici inaccessibles) de ce *mass-media* qu'on dit si puissant.

Qu'on se le dise: de l'ancien jeu pervers si souvent dénoncé ou retourné à l'envi contre lui-même, nous passerions au tout neuf jeu d'enfant - la possibilité pour tout un chacun de "faire la télé". Tentons de préciser tenants et aboutissants de cette affaire.

À l'instar du déjà vieux *Don't hate the media, become the media*, ou du toujours jeune *Sans Canal Fixe*, les outils d'enregistrement, de production et de diffusion d'images télévisées sont désormais à la portée de la moindre bourse dans nos contrées. Cette portée est d'abord illustrée par un niveau, celui auquel - à tort ou à raison - notre "modernité" mesure toute chose: l'individualisme. Nos images sont désormais saturées non seulement de ce qu'elles montrent mais de la manière dont elles le montrent: non seulement professionnels mais passants exhibant et exhaussant plus seulement caméras et micros mais portables et tablettes.

Tout le monde rencontre ou participe à ces solitudes de voyeurs yeux rivés aux appareils enregistrant ce qu'il ne s'agit plus de regarder ni même de voir, de sentir ou de goûter. On suppose qu'il s'agit plutôt de sempiterniser, de renvoyer tout propre lieu au lieu rêvé de tous les lieux, la mémoire qui sans cela pourrait bien se faire oublieuse. À quoi bon en effet goûter, sentir, voir ou regarder aujourd'hui ce que demain effacera? Vite: qu'on garde "ça" en l'admirable boîtier dont le miracle infinitésimal, quantique, électronique ou numérique change pour moi le tonneau des Danaïdes en (res)source intarissable, la perte infinie en réserve pas moins, la disparition fatale en retrouvaille promise. Quel sage serait assez fou pour douter de "ça"?

Le fait s'imposerait en masse: nous tenons au bout de nos doigts de quoi faire tomber toutes les forteresses du royaume télévisé (l'un des articles, sur lequel on reviendra, affirme ainsi p.255: *la forteresse Télévision vacille*). Vieille chose, d'ailleurs: la réussite de toute royauté pourrait bien ne tenir qu'au contraire de ce qu'elle semble croire - nous ne nous y soumettons que parce que nous ferions aussi bien ou aussi mal à sa place. Certains nouveaux rois le savent encore, comme les anciens l'ont appris: rien de tel que le peuple qui les adore pour les abattre en un clin d'œil, comme sur *Hollywood Boulevard* les stars figurent pour être piétinées. Ridicule probablement aussi vieux que le mal ou le monde. Si toute gloire n'est que graisse à fondre, la supposée gloire de "la télé" fond sous nos yeux ou nos doigts.

Ce recueil d'une dizaine d'articles examine de près un petit bout de cette pelote longtemps bien serrée, récemment effilochée: l'épisode anecdotique d'une naissance, celle d'un "tiers secteur" - ni étatique ni marchand, un "public" qui "fait de la télé" sans lucre. Du populaire en somme, qu'on nomme "web-télévisions associatives", à l'existence pour l'heure à peine distincte (sinon techniquement) des quelque six cents radios en France s'essayant aux commodes moyens du bord de l'expression commune.

Avant de suivre ces bons connaisseurs fourrés dans l'expertise voire l'expérience, quelques remarques à propos de cette édition dont la forme épouse l'objet - comme toute épousaille: du meilleur au pire. Le pire est sans doute l'édition elle-même, dont la négligence atteint des pics de distraction éprouvante pour la lecture qui doit jongler entre italiques intempestives et coquilles innombrables. Bienveillant, on dirait que cette forme encombrante va bien au fond, un épiphénomène en effet anecdotique c'est-à-dire inédit, un paradoxe: très peu connaissent ces webtélés que beaucoup reconnaissent. Pas étonnant qu'on en néglige la publication en livre: on se trouve en terre inconnue, on explore au nom de ce

que pourrait et devrait faire tout le monde un usage remarqué par presque personne.

On savait déjà que l'individualisme de masse tenait sa monstruosité de son revers d'indifférence; les pratiques télévisuelles associatives vivent dans cette fournaise, quand même certaines d'entre elles refusent d'en vivre - on y reviendra aussi. En attendant relevons enfin que ce paradoxe s'augmente de la difficulté à arrêter en 2010 paysages et mouvements qui, depuis, ont toute les chances de subir les nouvelles vagues d'un chamboulement que ce livre tâche et s'honore de faire voir.

Réglementer?

Mijotons d'abord ces trois cents pages au bouillon d'une question qu'elles éveillent (c'est déjà beaucoup) sans la poser. La plupart de ces articles considèrent en évidence ou en combat urgent la nécessité d'un règlement - exemples:

p.68: *Les coûts d'implantation, d'activité et de diffusion d'une chaîne de télévision sont plus élevés que ceux d'une station de radio... Pour beaucoup et logiquement, la condition d'existence de télévisions associatives en France passe par la création d'un système de subvention institutionnalisé.*

p.72-73: *En mai 1999, la Coordination Permanente des Médias Libres demande que les télévisions associatives soient reconnues comme acteurs à part entière du paysage audiovisuel français... la reconnaissance par la loi du droit à la communication à travers l'instauration d'un tiers secteur de l'audiovisuel.*

p.101: *Le droit à la communication constitue la matrice de changement de paradigme communicationnel, le retournement à opérer pour passer d'une liberté d'entreprendre à une garantie des droits des citoyens.*

p.136: *C'est donc un pôle de lutte démocratique à développer, complémentaire aux luttes menées sur le front des médias publics et privés.*

p.184: *La nouvelle formulation du régime juridique des télévisions associatives en facilite l'existence en droit mais sans que les conditions qui déterminent leur fonctionnement sur le plan financier soient améliorées.*

En bons chercheurs ou observateurs participants, nos auteurs ne se contentent pas de rapporter un état des choses. Ils décrivent la dynamique attendue d'une situation dont telle experte résume fort bien la trajectoire dans les termes de la "politique" française:

p.114-115: *Mettant fin à une régulation à dominance étatique, le Parti Socialiste pilote l'instauration d'un nouveau modèle conviant l'État désormais "régulateur" à une mise en invisibilité relative au profit de l'initiative privée... Le fonds de soutien à l'expression radiophonique était-il donc la concession du PS au tiers secteur audiovisuel en contrepartie d'une marchandisation de la communication?*

La question demeure, au-delà ou en deçà de cette marchandisation évidemment pas ignorée de nos savants: si la bêtise nommée comme on voudra ("régulation" néo-libérale ou financière, par exemple) suit bien son cours ordinaire, à quoi bon espérer y introduire l'once d'une autre raison, morale ou véritablement politique? La question se pose d'autant qu'en cette matière au moins les jeux ne sont pas faits, comme il en est un pour le dire:

p.154: *Fortes d'une vitalité opiniâtre, ces télévisions associatives ont résisté et survivent malgré un contexte législatif non adapté, hostile même, apportant la preuve qu'elle répondent à un désir de communication et d'expression qui ne trouve pas sa place sur les médias publics institutionnels et encore moins sur la télévision commerciale contrôlée par les grands groupes privés.*

L'intérêt alors serait moins de viser un règlement introuvable (parce que verrouillé ou réduit au plus juteux des profits possibles) que de peser précisément usages et valeurs, avantages et bénéfices - s'il en est - instaurés par ce jeu d'enfant nommé "webtélé associative" (telle n'a guère hésité à adopter ainsi ce slogan élémentaire: *Votre télé, faites-la!*).

La boîte noire de l'usage

Nous savons qu'aucun moyen ne va sans fin. Entendons-nous bien cependant: loin de

lier, “naturellement” ou “mécaniquement”, tel supposé moyen à sa supposée fin, le moindre usage en apprend un autre, inattendu. La fourchette se tord en beau bijou, le tournevis en arme mortelle, le marteau en inventeur de clous - pourquoi pas quelques clics en bricoleurs de démocratie?

De l’aimable “bon usage” (dont on sait la délicate complexité) jusqu’à l’abus parfois puni (mais si tentant), qui peut ignorer les étonnantes, innombrables leçons de nos ustensiles, instruments, machines et machins, trucs ou appareils déroutant nos us, du mieux au pire? Le premier bébé rampant sait cela, arrêté par la miette, saisi par ce qu’il saisit, manipulant infiniment la moindre chose qui le manipule manifestement. Il ferait beau voir que nos moyens sophistiqués (du caillou lancé au vaisseau spatial, montrait déjà Kubrick) aient changé quoi que ce soit à ce règne du change.

Le facteur moyen-fin demande donc attention à sa justesse énigmatique. Ce serait trop de le croire béant à n’importe quoi (*je fais ce que je veux, c’est-à-dire rien*, disait tel bon observateur de nos usages) - mais ce serait trop peu de le croire fermé sur un seul but (*je suis ce qui m’arrive c’est-à-dire tout*, ajoutait-il). Les moyens ne sont pas plus libres d’usage qu’aliénés à tel usage - ils nous font avec eux “libraliérés” (sans mot ni chose, cause ou résultat faits d’avance), réservant réponse aux questions que nous posons à nos risques et périls. Freud avait bien raison d’élargir à l’enfant la perversion qui paraît si méchante et vieille: sa polymorphie convient, en disconvenant, au premier usage venu.

La boîte à outils “télévision associative” ne manque pas de dévoiler quelques uns de ses trucs, aux questions que posent ici les enquêteurs. Expression ou audience? Maturité ou fragilité? Qui filme ou enregistre, parle, écoute, regarde? Droit de l’auditeur-télespectateur ou droit du citoyen? Miroir, fenêtre ou écran? Occasion locale ou enracinement global? Ancrage ou voisinage? Structure stable ou flux mouvant? Arrangement ou dérangement?... L’une de ces questions fait l’objet d’une attention relative: *il convient d’abord de questionner le local, lieu de cristallisations de multiples attentes et expressions contradictoires* (p.190). Mais on pouvait s’y attendre:

p.226-227: *C’est “au nom du local” ou “par le biais du local” que s’opère l’élargissement du marché (...) Entre cohésion territoriale et compétition mondiale, le modèle “glocal” combine chaînes locales et forte présence des grands groupes en marginalisant les télévisions associatives réduites au mieux à des “fenêtres” dans des stations commerciales, renforçant ainsi la concentration des médias y compris en régions.*

Espace local publicitaire plutôt qu’*espace public démocratique* (p.135), les télévisions locales n’apparaissent guère ici (p.191) qu’au service de la stratégie de territorialisation de grands acteurs, collectivités locales ou presse quotidienne régionale, eux-mêmes tenus en laisse par une régie ou syndication publicitaire (p.209, 217) prompt à évaluer en millions d’euros la survie d’une télévision locale à laquelle on fournira gracieusement des heures de programmes... Convenons que si ces travaux minutieux décrivent bien l’usage télé-associatif en France, alors celui-ci, plutôt que multiple ou contradictoire, semble classé au rang des accessoires uniformes de l’arsenal médiatique courant. La boîte noire serait-elle cyniquement transparente?

Alertélévision?

Un article au moins parle pourtant de *révolution invisible* (p.256), à considérer certes avec les pincettes de l’oxymore, mais contre les *révolutions de baudruche, celles du câble et du satellite*. Alors que la *multiplication des canaux n’a pas changé les contenus*, revoici le fait par où commençait cette lecture:

p.255: *Le petit vent de l’alertélévision s’est mis à souffler tout doucement sur les braises de l’internet, en toute liberté, sans que personne puisse s’y opposer. Et le mal est fait. La forteresse Télévision vacille. Pour la première fois de son histoire elle perd de l’audience. La déstructuration du média s’accélère. Elle passe aujourd’hui par le web.*

Il est vrai que cet avant-propos d’allure triomphale s’achève en brève et rude chute: *Mais c’est la même !!* Raison de plus pour suivre de près le chemin d’une telle contradiction, qui commence avec l’accessibilité:

p.263: *Les acteurs du tiers secteur audiovisuel fonctionnent sur des rapports de coproduction, avec des responsabilités partagées. Le clivage s’efface entre sujet filmant et sujet filmé, entre spectacle et spectateur. Les deux mondes ne sont plus séparés par l’écran et*

s'interpénètrent. L'intervention du spectateur dans le spectacle est encouragée. Les personnages participent au récit de leur propre histoire. C'est la "désystématisation" du système de production, sa déconstruction-reconstruction.

p.265: L'altertélévision abolit la frontière entre amateur et professionnel, dénormalise les techniques, stipule que tout système technique est acceptable, caméras "pro" et caméscopes grand public. Elle crée donc un continuum dans lequel toute pratique audiovisuelle ou télévisuelle peut être accueillie. Sur une chaîne entièrement numérique il n'y a plus de déperdition ni au montage ni à la diffusion. La technique a été dépossédée de son pouvoir. C'est la dénormalisation des normes.

Passons sur un supposé "pouvoir" de supposées "normes" dont on a vu que tout usage se moquait souvent - reste que se montre bien ainsi *un nouveau processus de transformation*, précisé ici avec soin (p.257): *plus qu'une évolution parce qu'une intention s'y manifeste , et moins qu'une révolution parce qu'il s'agit de transformer le monde d'ici, non de le remplacer par un autre - un processus non linéaire, multilatéral, multifactoriel, coopératif: altertélévision. Cherchant les tentatives de structuration (p.258) de celle-ci, notre auteur repère (p.271 à 273) une volonté clairement affirmée de démarchandiser la production, un partage des ressources et des connaissances, une priorité à l'utilité sociale et culturelle dans les actions entreprises, alternative au secteur marchand comme au secteur public, la revendication d'une pauvreté non comme stigmate mais condition d'existence. Telles seraient dit-il (p.276-277), les solutions certes pas préexistantes à leur recherche, mais construites à partir de l'existant - véritable processus donc, plus que résultat.*

La nébuleuse des altertélévisions ainsi induite fait voir en tout cas (p.279 à 281) - de l'opposition féroce à la participation tranquille, ou plus joliment *du drapeau noir au rond de serviette ! - une force créatrice remontant le courant de l'innovation: quand celle-ci se contente souvent de copier l'existant, elles s'inspirent de l'inexistant. Verrouillage institutionnel, absence de financement, insécurité et précarité des opérateurs, vide juridique: et pourtant elles tournent!* Si donc l'altertélévision est "la même" que la TV institutionnelle, c'est pour élaborer une transformation qu'il qualifie pour finir de *pari et de chance: laisser entrer les enfants turbulents dans la maison trop sage.*

On n'aura donné ici qu'une idée trop courte de ce que - dans ces propositions de chercheurs mais aussi dans la nébuleuse qu'on imagine composée de bien d'autres essais, un lustre après cette publication - internet fait à la télé et ce que nous faisons des usages qui nous font. L'extrême rareté pourtant de tels essais (souvent pris entre deux pôles très éloignés: les rudes discussions d'experts et les douces manies d'amateurs) laisse penser que celui-ci confirme remarquablement l'attention qu'il s'agit désormais de porter à cet usage vieux comme un monde mais récent comme un commencement, fût-il balbutiant: faire la télé.